

même qu'on le trouverait, le prix de la main d'œuvre est tellement élevé que les frais du battage seraient énormes.

En général, on peut admettre qu'un battour au fléau met en moyenne trois jours pour battre le produit d'un arpent. Il faudrait donc payer beaucoup plus pour le battage que pour le prix de la semence. Ces inconvénients sont si bien reconnus aujourd'hui, que le battage au fléau est presque complètement disparu et remplacé par le battage au moyen de machines.

Quatre hommes peuvent battre ensemble dans le même local sans se nuire, en se mettant deux par deux à quelque distance. Ils frappent alternativement, et souvent en mesure, sur les gerbes étendues devant eux. Ils vont et viennent dans toute la longueur de ces gerbes, afin que les épis des chaumes les plus courts soient égrenés comme ceux des plus longs. Souvent, d'ailleurs, un coup de fléau sur le bas des chaumes les fait mieux tremousser, et par suite fait mieux sortir le grain des balles, que celui qui est appliqué vers leur sommet. Lorsqu'un côté des gerbes est suffisamment battu, ce que l'expérience seule indique, un des battours les retourne avec le manche du fléau, dont il arrête la verge sous son bras. Ensuite il les délie, en forme un lit de l'épaisseur de quatre à six pouces, qu'il bat de la même manière et qu'il retourne de même. Enfin il secoue et mêle la paille, toujours avec le manche du fléau, et la bat de nouveau.

Pour qu'une quantité de gerbes soit complètement battue, il faut qu'elles passent huit fois sous le fléau, c'est-à-dire deux fois avant d'être déliées, quatre fois après l'avoir été et deux fois lorsque leur paille est mêlée. Ces deux dernières façons ne se donnent que quand on veut laisser aucun grain dans les épis : car il est des cas, comme lorsque le grain est bien sec, lorsqu'on veut donner une nourriture plus substantielle aux moutons, aux bœufs, aux vaches, lorsqu'on a beaucoup de volailles à nourrir, lorsqu'on veut conserver sa paille longue, etc., où l'on s'en dispense.

La paille suffisamment battue est traînée, soit avec le manche du fléau, soit avec un râtoau, et le plus souvent successivement avec les deux, dans un coin de la grange, où, lorsqu'il y en a une certaine quantité, on en forme des bottes d'environ douze livres : deux bottes de blé non battu, n'en font qu'une de paille.

Quand le tas de blé commence à être considérable, qu'il gêne le battage, on l'entraîne également dans un coin, où il reste amoncelé jusqu'à ce qu'il soit nettoyé.

Dans quelques fermes, on ne nettoie le grain qu'à la fin de la semaine, c'est-à-dire le vendredi ou le samedi ; mais il vaut beaucoup mieux le nettoyer tous les jours, 1^o. parce qu'on peut plus facilement s'apercevoir des infidélités ou du mauvais battage ; 2^o. parce que le grain reste moins longtemps exposé aux ravages des poules ; 3^o. parce que le changement de travail repose les battours ; 4^o. parce que ces derniers sont affectés d'une manière moins durable par la poussière qu'ils avalent.

Non-seulement chaque espèce, chaque variété de grain demandent un battage différent, mais même chaque année et dans chaque sol, la même espèce, la même variété exigent plus ou moins de temps ; et

donnent des qualités différentes de grain. Ainsi le seigle est plus facile à battre que le blé ; ainsi, dans une année pluvieuse, dans un terrain humide, la même variété de blé est plus difficile à battre ou fournit moins que dans une année ou un terrain intermédiaire ; ainsi, dans les années sèches et dans les terrains arides, la même variété de blé est plus facile à battre et fournit encore moins que dans une année ou dans un terrain intermédiaire.

Le blé conservé en meules ou dans des granges humides, celui qu'on bat pendant les jours pluvieux, conserve plus de grains ou demande plus de temps pour être mis à net. Plus on tarde à battre le blé et le seigle, et plus le battage est facile.

Au reste, tant de circonstances influent ou peuvent influer à cet égard sur la volonté des cultivateurs, qu'il doit y avoir et qu'il y a en effet la plus grande variation dans l'époque où ils battent. Tantôt c'est l'usage qui les règle, tantôt c'est le défaut de place, la crainte d'être arrêtés par d'autres travaux, le besoin de farines qui les déterminent.

La plupart des autres grains et graines, tels que l'orge, l'avoine, les vesces, les gesses, les pois, les fèves, les lentilles, la luzerne, le sainfoin, etc., se battent également au fléau, mais un peu différemment du blé et du seigle. On entasse les tiges de ces plantes le plus perpendiculairement possible au milieu de l'aire, et on bat partout en allant et revenant avec bon fléau dont la verge est plus pesante. On retourne le tout lorsqu'il est affaissé, et on bat de nouveau. Chaque lot est ainsi battu quatre fois. Ensuite on secoue le tout avec une fourche, on le met de côté, et on recommence la même opération sur le même lot. A la fin de la journée, on lie les pailles en bottes, et on les porte au fenil.

Le fléau ne s'emploie encore que dans certaines localités où l'on emploie le vent pour faire marcher la machine. Assez souvent le vent fait défaut, et pour satisfaire au besoin de la ferme on est forcé de battre au fléau. Ailleurs on emploie encore le fléau pour ébarber l'orge, quoiqu'il y ait des machines pour faire ce travail.

Le dépiquage est le mode de battage le plus ancien, puisque c'était celui employé dans les premiers âges du monde. Pour dépiquer le grain, on choisit un terrain bien uni, on le piétine fortement pour en rendre la surface résistante, puis on prend les gerbes, on les délie en formant un rond parfait, puis on y fait trotter dessus les chevaux ou les bœufs. Ce piétinement sépare le grain d'avec la paille. Ce dernier mode de battage est un peu plus rapide que le battage au fléau, mais il est encore trop lent pour notre utilité. Aussi les peuples qui l'emploient ont travaillé à le remplacer par des rouleaux qui remplissent le même but que les animaux, mais beaucoup plus rapidement.

Le dépiquage ne s'emploie que dans les contrées où les automnes sont très-beaux.

Quant à l'emploi des machines, la première idée en est venue d'Angleterre. Mais aujourd'hui il y a une grande différence entre les machines dont nous servons et celles d'autrefois ; et cela se comprend parfaitement, puisque depuis un siècle on a sans cesse travaillé à améliorer ces machines.

Toutes les machines à battre sont construites sur le même principe. Au lieu de frapper sur l'épi comme